

Pierre Manent, *Le regard politique. Entretiens avec
Bénédicte Delorme-Montini*

Paris, Flammarion, coll. Essais, sciences humaines, 2010

Tanguy Wuillème



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2800>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.2800](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2800)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 331-334

ISBN : 978-2-8143-0084-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Pierre Manent, *Le regard politique. Entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini* », *Questions de communication* [En ligne], 19 | 2011, mis en ligne le , consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/2800> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.2800>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Pierre Manent, *Le regard politique.* *Entretiens avec Bénédicte Delorme-* *Montini*

Paris, Flammarion, coll. Essais, sciences humaines, 2010

Tanguy Guillème

RÉFÉRENCE

Pierre Manent, *Le regard politique. Entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini*, Paris, Flammarion, coll. Essais, sciences humaines, 2010, 269 p.

- 1 Il y a vingt ans, la philosophie politique cherchait ses institutions. Les universités, les IEP, les écoles post-licences ne laissaient guère d'espace et de temps à ses jeunes chercheurs. Nous allions à Lyon puis à Caen écouter Luc Ferry. Puis Paris devint une pépinière. Dans le sillage de François Furet et de ses travaux accompagnant le bicentenaire de la Révolution française (1988-1989), un laboratoire de la pensée permit à une poignée d'étudiants d'acquérir tous les savoirs possibles de la pensée politique. Nous fûmes des séminaires de l'EHESS, ceux du Centre politique Raymond Aron où, devant nous, Philippe Raynaud, Marcel Gauchet, bien d'autres encore et surtout Pierre Manent, faisaient une lecture précise et minutieuse de Jean-Baptiste Vico, Thomas Hobbes ou d'Aristote. Nous entrions aussi, comme Machiavel en son temps, dans les cours des grands hommes (versions grecque, latine et commentaires) et quittions les vieux habits de nos leçons lycéennes empreintes de marxisme ou d'heideggérianisme. C'est plus tard que nous irions chercher des critiques sur l'autre rive, chez Daniel Bensaïd, Miguel Abensour, Alain Brossat, Jean-Luc Nancy ou Alain Badiou. Mais, pour le moment, l'heure était celle du retour à la chose politique dans un monde qui se dépolitisait à vitesse rapide et qui ne pensait que par les catégories sociologiques de Pierre Bourdieu. Nous ne savions rien de ce qui les motivait. Nous n'avions lu ni Leo Strauss, ni le Raymond Aron philosophe politique, ni encore les textes de Claude Lefort.

Cette « *french theory* », politique et non plus phénoménologique ou analytique, posaient ses premiers jalons d'une œuvre à venir, de questionnements essentiels dont on peut, vingt ans plus tard, apprécier la constance et la cohérence intellectuelle. C'est pourquoi il est des plus agréables de lire leur trajectoire en endossant leurs propres lunettes.

- 2 Ce livre de Pierre Manent n'est pas le premier du genre, il suit l'autobiographie de Daniel Bensaïd (*Une lente impatience*, Paris, Stock, 2004), adopte la forme de l'entretien – tel l'ouvrage de Marcel Gauchet, *La condition historique* (Paris, Stock, 2003) – et appartient à cette forme littéraire qui rend les conversations passionnantes et sérieuses. On se dit que l'on a de la chance en France de posséder des penseurs de si haut calibre, à qui l'on a pu laisser la liberté de dévider le fil de leurs intuitions. Ces intuitions sont devenues de véritables hypothèses de travail. Avec le temps les questions se sont purifiées. Pour Pierre Manent l'interrogation portait sur le devenir moderne du continent européen, « la différence moderne », ce désir à partir des XV^e et XVI^e siècles de faire quelque chose de nouveau, de se séparer de tout ce qui a précédé. C'est le sujet de tous ses livres précédents. Ces entretiens prennent acte d'une interrogation dorénavant plus vaste : bien sûr la volonté de comprendre (un de ses articles antérieurs s'appelait « la vérité peut-être »), de comprendre la forme (politique) dans laquelle les individus entendent organiser leur existence mais plus encore ce qui donne sens à la condition humaine. Pour lui « l'ordre politique est vraiment ce qui donne sa forme à la vie humaine. Les choses politiques sont la cause de l'ordre ou désordre humain » (p. 8). La vie de l'homme se donne dans la vie politique.
- 3 Dès lors, l'enjeu devient de lire l'histoire de ces formes politiques. Pierre Manent distingue plusieurs formes qui se sont succédé dans le temps : la cité, l'empire (« l'histoire du monde antique, c'est l'histoire du jeu entre ces deux formes politiques » (p. 150), puis l'État devenant État-nation – il montre ici combien la réforme protestante est l'initiatrice de cette idée. Il note que ces formes sont en crise et non susceptibles d'être de nouveau activées. S'il néglige le mouvement altermondialiste, ses variantes libertaires ou révolutionnaires, c'est que sans doute ils sont bien incertains, flous tout comme l'*Empire* de Michael Hardt et Antonio Negri (trad. de l'anglais par Denis-Armand Canal, Paris, Éd. Exils, 2000). La période actuelle serait à le lire une sorte d'âge adulte en crise et menacée de perdre la mesure de soi-même. La chose commune, la chance d'agir ensemble sur un projet commun se seraient effacées sous le vocable proféré par tous les suiveurs de la technocratie : la gouvernance. Plaie de notre époque, de nos administrations méprisantes de ses administrés. « L'idéal de l'Europe aujourd'hui [...], c'est que nous soyons gouvernés par des règles générales et que toute action puisse être subsumée sous une règle, avec des institutions d'évaluation qui vérifient que les choses sont faites dans les règles » (p. 214).
- 4 Il y a chez Pierre Manent comme une structure freudienne : la cité serait la mère, l'empire le père, puis une sorte de période de latence adolescente, le Moyen-Âge qu'il appelle « le moment cicéronien » et enfin le passage à l'âge adulte moderne, assez long jusqu'en 1945. Depuis, un trouble qui inaugure une fin de l'action, donc une impossibilité à produire du nouveau. C'est bien ici que vient se loger toute l'importance d'une interrogation de l'expérience moderne par la philosophie politique. Pour traiter le patient en crise du début du XXI^e siècle, il faut revenir plus loin que la simple expérience traumatique des totalitarismes et des guerres mondiales. Pierre Manent semble avoir réellement évolué depuis ses précédents livres, en délaissant deux orientations qui lui permettaient autrefois de lire le devenir de nos sociétés. Il ne se

reconnaît plus dans la catégorie de la « sécularisation », de ces prétendus âges de la foi où l'homme était nécessairement religieux, il y eut vraisemblablement des doses d'athéisme et de croyance variables à chaque époque. En cela une polémique s'amorce avec l'œuvre de Marcel Gauchet (voir notre note critique sur *Les métamorphoses de la cité*, Paris, Flammarion, 2010). L'autre direction prise par Pierre Manent consiste à radicaliser la recherche straussienne quant à l'existence de « critères du politique » mais en abandonnant l'affect antimoderne de son maître. Si Leo Strauss a appris à son élève à comprendre la science politique en partant de la perspective des citoyens, à partir de l'idée qu'ils se font de la justice, Pierre Manent a découvert que l'homme a vraiment pour nature d'être un animal politique.

- 5 Étudier cette nature politique, c'est se concentrer sur les motifs. Il existe, à certaines époques, même peut-être universellement, des motifs humains communs et partagés. Un motif n'est pas une cause – telle que l'invoque l'explication sociologique, ni une idée. Un motif est ce qui est compréhensible par un observateur du moment qu'il prend en compte la nature humaine qu'il a de commune avec le sujet observé. Il faudrait une sorte d'empathie intelligente. Là encore, on a un aspect psychanalytique de l'auteur qui semble traquer ce qui motive les individus, la sorte de libido (pulsion, désir, instinct, etc.) qui les engage dans la participation à une chose commune. Le contexte qui importe est ici bien celui du politique. À chaque situation historique, à chaque problème politique, se joue une certaine configuration des motifs politiques. Pierre Manent oblige à nous concentrer sur le pourquoi et le comment de la pensée politique. Qu'est-ce qui pousse les hommes à penser leur organisation sociale, à penser la justice, comment comprendre cette pulsion de savoir politique ?
- 6 Armé d'un tel questionnement, une évidence s'impose : nos découpages historiques, notre montage moderne qui fonctionne de manière binaire – dans l'opposition des contraires Anciens/Modernes, Religion/Politique, Moderne/Antimoderne, etc. – ne fonctionnent plus. À chaque époque, il faut interroger les motifs humains. Mais ici un doute s'instaure, quels en sont les types, y en a-t-il de spécifiquement politiques ? Pierre Manent ne nous aide guère à les formuler, par exemple : pourquoi obéir ? À qui obéir ? Quel ordre raisonnable souhaitons-nous ? Que faire du grand nombre (la masse, le peuple) ? Du petit nombre (les riches, les intelligents) ? Ce sont pourtant bien ces questions, qu'il faudrait davantage cerner, qui nous offrirait la valeur des vérités sur la politique apportées à chaque époque prenant d'un même coup une portée universelle. L'enquête sur l'entendement politique a désormais des ressources et des réponses à sa disposition.
- 7 Ces entretiens permettent de comprendre les motifs de Pierre Manent lui-même. Né dans une famille votant plutôt à gauche, il prend acte de la politisation, de la partialité politique. Il préfère s'orienter plutôt à droite ou du moins vers ce qu'il appelle une science libérale de la société démocratique. Il rencontre Raymond Aron, les disciples de son séminaire, il participe à la fondation de la revue *Commentaire* (1978) dont il nous dit combien elle se voulait une chaire pour le maître et pour lutter contre le spectre communiste (et de l'Union de la Gauche !). Il fallait sortir intellectuellement du marxisme, non pas comme beaucoup en abandonnant la politique pour la métaphysique mais en renouvelant la lecture de la pensée politique. Il montre alors l'importance de l'œuvre de Leo Strauss : il offre une alternative à la prétendue sagesse des Modernes, il découvre l'art d'écrire des philosophes européens permettant de traquer leur vraie intention (et non pas leur déterminisme sociologique), enfin il est

celui qui permet de bien distinguer religion et politique. Elles sont deux façons de vivre incompatibles. Dans des pages que nos ministres de l'enseignement supérieur devraient méditer, Pierre Manent fait l'éloge de la salle de classe straussienne : « Il n'y a d'enseignement philosophique qu'oral » (p. 70). D'Allan Bloom, élève de Leo Strauss, il souligne que « l'essentiel de sa vie était dans l'enseignement, dans la classe, dans la petite classe, dans le petit groupe où, sans avoir pris le temps de se raser, on discute de l'interprétation d'un texte de Machiavel ou de Platon » (p. 75). Ce livre d'entretiens respire l'humilité, la sérénité de la recherche-enseignante patiente, tenace (éloignée des complexités et d'une administration contraignante, évaluative et adversaire). Il s'agit de bien disposer les âmes, celle de l'étudiant, du lecteur, du professeur, de l'auteur et des penseurs essentiels. Les frontières sociales et disciplinaires deviennent inopérantes devant la rencontre des vérités et seuls des enseignants sans véritable rattachement disciplinaire, sauf celle des Humanités, peuvent en assurer le rendez-vous.

- 8 Si Pierre Manent critique la philosophie académique actuelle, dépolitisée et dépolitisante, qui ne fait que démonter et remonter les classiques, il propose quelques aspects de son travail à la manière dense et rapide de Jean-Jacques Rousseau dont il nous dit qu'il « a déjà parcouru toutes les pièces de la maison, du rez-de-chaussée au galetas, et il herborise à loisir dans le jardin tandis qu'Emmanuel Kant se demande encore si, et à quelles conditions il lui sera permis de franchir le seuil » (p. 39). Ce sont de nouvelles pages sur Machiavel, penseur d'une action toujours possible, opposé à l'inertie d'un ordre politique et religieux. Le Florentin « réfute tous les préceptes moraux ou religieux, toutes les maximes de prudence, tous les respects transmis avec le lait qui pourraient interdire [...] décourager l'action » (p. 167). Il propose également une nouvelle approche de la Réforme comme mouvement politique au sens large, révolution nationale, allemande, période de la nationalisation du christianisme, dans le sillage de Charles Taylor ou Michael Walzer. Cependant, il repère des erreurs chez Max Weber – autre que celles déjà corrigées par Annette Disselkamp ou Claude Lefort : le capitalisme prend plutôt place dans une rationalisation de la pulsion acquisitive, le dogme de la prédestination reste obscur et n'explique pas comment les Protestants sont venus à un ascétisme intramondain. Pierre Manent s'intéresse aussi à Montaigne et La Boétie, à leur républicanisme européen, à leur amitié qui remplace la cité, à ce que peut être un grand citoyen sans cité. « C'est l'affirmation de l'intégrité et de l'indépendance de la nature humaine » (p. 175).
- 9 Pierre Manent dévoile ce que contient son ouvrage simultanément publié, *Les métamorphoses de la cité*, à savoir l'importance d'une coupure d'ordre politique plus radicale que celle de la Renaissance, « le moment cicéronien » et qui se dessinerait dans les débuts de l'empire romain et du césarisme. Il s'agit encore d'un temps où l'on pense la médiation politique (l'empire). La nation qui prendra suite plus tard n'en apparaît que comme une vision réductrice. Cependant il les oppose à l'absence actuelle de médiations politiques : l'Europe est un objet politique trop flou, privant les citoyens de toute identification, de tout motif d'agir en son sein. Seule subsiste une conviction spirituelle d'appartenance à l'humanité mais celle-ci ne forme pas une communauté politique. « Il n'y a pas d'avenir pour l'Europe dans les projets européens » (p. 203), cela signifie que la religion de l'humanité ne définit pas une démocratie agissante. On peut ne pas ressentir le sentiment du semblable, ni un affect particulier à se sentir mondialisé, connecté à une foule d'amis des réseaux sociaux. Ici Pierre Manent sans les citer fournirait une alternative aux simples théories du contrat social abstrait (John

Rawls) ou aux diverses politiques de la reconnaissance et de l'identité (Axel Honneth ou Paul Ricoeur). C'est à une politique vertueuse (au sens machiavélien, virile et courageuse) que fait appel l'auteur, « c'est cela la politique, c'est cela la liberté politique : les citoyens ont confiance dans leurs propres forces, ils sont les auteurs de la leurs actions » (p. 233) ou encore « on perd entièrement l'idée que l'ordre politique consiste, pour des hommes différents par leur identité, à produire quelque chose en commun, quelque chose qui jusque-là n'existait pas » (p. 216). Ces deux citations prouvent que la connaissance de notre histoire politique, des luttes et des théories qui en sont nées, des pratiques qui s'y sont réfléchies offrent un supplément d'âme pour affronter l'incertitude des temps à venir, d'autant plus si celle-ci a les couleurs de la fatalité (on n'a pas le choix) ou s'avère le bouche-trou du non-sens existentiel (faire carrière dans le cadre du marché).

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

CREM, université Nancy 2

tanguy.wuilleme@univ-nancy2.fr